

# EXTRAIT

6

DE LA

## BIOGRAPHIE

### MÉDICALE.

---

HOWARD (JEAN) naquit à Enfield ou à Hacknais, vers 1727. Son père, qui, après avoir été marchand tapissier, s'était retiré de bonne heure du commerce, le mit en apprentissage dans une maison où il se faisait un grand débit d'épicerie. A la mort de son père, qui lui laissa à partager avec une sœur une fortune assez considérable, Howard quitta les occupations auxquelles on l'avait destiné sans consulter ses goûts, qui étaient d'acquiescer, en voyageant, des connaissances diverses, sans les diriger alors vers un but spécial. Howard voyagea donc d'abord en France et en Italie, et y recueillit de bonnes observations sur les hommes et les choses, les mœurs et les institutions de bienfaisance de ces deux belles parties de l'Europe. On voit qu'en étudiant les hommes il aimait à les trouver heureux et bons, et nourrissait l'espoir de les voir meilleurs et plus fortunés. En 1752, il épousa, par des motifs de reconnaissance, une veuve qui avait vingt ans de plus que lui, habituellement malade, et qui ne céda qu'à des instances répétées. Ils vécurent trois ans dans une parfaite union.

Admis dans la Société royale de Londres en 1755, il s'embarqua en 1756 pour Lisbonne, afin d'observer les ravages du fameux tremblement de terre arrivé l'année précédente. La frégate *le Hanovre*, sur laquelle il faisait sa traversée, fut prise par les Français; il fut retenu quelque temps prisonnier de guerre, et dans cette situation affligeante, il se livra à des réflexions qui ont déterminé la plus grande partie des utiles travaux de sa vie. Devenu libre de retourner en Angleterre, il partit pour Londres, et traversa une seconde fois l'Italie. Etant



veuf, il se remaria en 1758, et quitta sa propriété de Cardington près Bedford, pour aller s'établir dans le Hampshire, où il resta trois ou quatre ans. Revenu à Cardington, qu'il adopta définitivement pour sa résidence habituelle, il y devint le bienfaiteur le plus actif des indigens, qui abondent et se multiplient de jour en jour dans cette Angleterre, si riche par son sol, son industrie et son commerce qui embrasse le monde. La manière qu'Howard employa pour secourir les pauvres valides fut de leur procurer un travail proportionné à leur âge et à leurs forces, moyen bien préférable et surtout plus politique et plus moral que l'usage trop répandu, et souvent fastueux, de donner sans discrétion au premier venu, et d'entretenir avec la mendicité la saignée et tous les vices qu'elle fait naître. Il secourut également les infirmes, les vieillards et les orphelins avec des soins particuliers et assortis à leur position respective.

Howard perdit sa seconde femme à la suite d'une couche laborieuse. On a dit que l'enfant qu'il en eut ne fut point élevé avec des soins convenables. On a été jusqu'à accuser le père d'une exigence et d'une sévérité déplacées. S'il eut le malheur de mériter ce reproche, il en fut cruellement puni, car cet enfant, borné dans ses facultés, finit par perdre l'usage de la raison.

Howard fut nommé en 1775 haut-sheriff du comté de Bedford. On sait que les fonctions de cette magistrature consistent à veiller à l'exécution des lois, à nommer les jurés, et à faire expédier les jugemens. Howard ayant fait, en cette qualité, beaucoup d'observations sur les mœurs, les habitudes, la santé et les besoins des prisonniers, il en présenta dès 1774 le résultat aux communes. Les plans et les améliorations proposés furent examinés et discutés avec attention, et Howard reçut même, à cette occasion, des remerciemens de cette chambre représentative, récompense précieuse pour un citoyen quand elle est décernée par des défenseurs des libertés publiques et les généreux ennemis de toutes les oppressions privées. Cet heureux début aggrandit l'horizon d'Howard, et lui fit prendre la résolution de visiter non-seulement les prisons et les hôpitaux de l'Angleterre, mais même les établissemens de ce genre des pays étrangers.

Deux actes du parlement, l'un pour le soulagement des hommes acquittés sur l'accusation de vol, et l'autre relatif aux soins à donner à la santé des prisonniers, furent dictés par les observations et sur le témoignage d'Howard. Ces deux bills furent imprimés par ses soins et distribués à tous les geoliers de l'Angleterre.

Telle était l'activité d'Howard, que, dans l'espace de douze

ans, de 1775 à 1787, il fit trois voyages en France, quatre en Allemagne, cinq en Hollande, deux en Italie, un en Espagne, un en Portugal, et plusieurs autres dans les contrées septentrionales et en Turquie. Joseph II ayant appris qu'Howard était à Vienne, désira le voir. Le philanthrope s'excusa avec politesse, près du souverain, de ce que, suivant l'usage reçu, il ne fléchissait point le genou en l'abordant. L'empereur sourit avec bonté, et on doit peut-être à cette entrevue l'abolition de la génuflexion dans les états de la maison d'Autriche, et même dans ceux qu'elle possède en Italie, où les articulations sont très-flexibles. L'entretien dura plusieurs heures. Howard fit connaître les vices qu'il avait observés dans les hôpitaux de Vienne, et il s'expliqua avec une grande franchise sur l'article des prisons de cette capitale, où un excès de prudence ou bien de sévérité avait fait pratiquer des donjons destinés à une classe de détenus. « Comment, monsieur, lui dit Joseph II, vous vous plaignez de mes donjons, et vous êtes d'un pays où on pend par douzaines! — Sire, répondit Howard avec vivacité, j'aimerais mieux être pendu en Angleterre, que de vivre dans un de vos donjons. » Le prince mit à profit les idées d'Howard, et cependant, par une de ces habitudes qui tempèrent toujours la philosophie des tout-puissans, Joseph II ne put s'empêcher d'observer et de dire que ce petit Anglais n'était pas flatteur.

Howard se rendit de Vienne en Hollande, et de là en Angleterre, où l'héritage de sa sœur augmenta beaucoup son patrimoine, qu'il continua à employer à des objets de bienfaisance.

En 1777, Howard publia ses recherches sur les prisons de l'Angleterre et du pays de Galles, précédées d'observations sur plusieurs pays étrangers (*The state of the prisons, etc.*, in-4°). Il prit des arrangemens pour que cet ouvrage, dont il distribua gratuitement un grand nombre d'exemplaires, fût vendu au plus bas prix, tellement que les planches, objet considérable, n'étaient pas payées.

La chambre des communes ayant accueilli les idées d'Howard sur la formation des maisons de correction, il fit, en 1778, un voyage fort étendu sur le continent.

Se trouvant à Rome dans le vaste et bel établissement de Saint-Michel, sur cette partie des bords du Tibre que l'on appelle *Ripa grande*, le philanthrope fut frappé de cette inscription : *Parum est coercere improbos pœnâ, nisi probos efficias disciplinâ*. C'était la pensée d'Howard, laconiquement exprimée, et le but de ses travaux. Cette belle maxime, qu'il eût voulu voir gravée partout, devint l'épigraphie chérie de tous ses écrits sur les maisons de correction.

Revenu en Angleterre en 1779, et après avoir visité de nouveau les prisons d'Angleterre, du pays de Galles, d'Irlande et d'Ecosse, Howard fit paraître un supplément à son ouvrage in-4°. En 1780 il donna une édition in-8°. de son ouvrage sur les prisons, avec le supplément.

L'acte du parlement qui établissait en Angleterre des maisons de correction, plaçait à leur tête une commission de trois directeurs. Howard fut désigné le premier, et n'accepta qu'aux conditions qu'il aurait Fothergill pour collègue, et ne recevrait point de traitement. La mort de l'ami qu'il avait obtenu pour collaborateur, et le peu d'intelligence qui s'établit entre lui et le troisième, engagèrent Howard à donner sa démission en janvier 1781.

Reprenant avec la même ardeur ses voyages et ses recherches, il se transporta dans le nord de l'Europe; visita les prisons du Danemarck, de la Suède, de la Russie et de la Pologne; et de nouveau celles d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse. Ses vues se portèrent aussi sur les petites écoles publiques. Il fit paraître en 1784 un nouveau supplément in-4°, et dans la même année, une édition complète et in-8°. de son travail sur les prisons.

L'âme active d'Howard s'ouvrit encore une autre carrière, il voulut étudier et combattre les contagions, et prit pour objet de ses recherches et son champ de bataille la peste et les lieux où elle se montre le plus fréquemment; en conséquence il partit pour le Levant, vers la fin de 1785. Du midi de la France, il se rendit en Italie, de là à Malte, à Zante, à Smyrne et Constantinople. Etant dans cette dernière ville, il apprit que la peste venait de se manifester avec une grande violence à Smyrne; il y retourna de suite dans l'intention d'en partir avec la patente la plus brute, c'est-à-dire en se soumettant à la plus rigoureuse quarantaine, et se dirigea sur le lazaret de Venise pour en étudier les réglemens.

L'Angleterre informée de ce dévouement, et pénétrée plus que jamais d'admiration pour Howard, voulut lui élever une statue; une souscription fut ouverte à cet effet et bientôt remplie. Il manifesta beaucoup de chagrin en apprenant cette nouvelle; il répéta à plusieurs reprises et écrivit aux souscripteurs pour les détourner de leur projet: N'ai-je donc pas, disait-il, un ami en Angleterre pour s'opposer à un pareil dessein?

Edmond Burke, l'un des hommes les plus éloquens du siècle, fit publiquement à Bristol, dans une grande réunion, l'éloge d'Howard.

C'est sans doute à cette époque que Delille, mêlant ses

chans aux acclamations britanniques, adressa à Howard, dans son poème de la Pitié, des vers nobles et touchans qu'il terminait ainsi :

Reviens, il en est temps, reviens, cœur généreux ;  
Le bonheur appartient à qui fait des heureux.  
Reviens dans ta patrie, dans une paix profonde,  
Goûter la liberté que tu donnais au monde.  
Ton œil chez aucun peuple, au palais d'aucun roi,  
N'a rien vu d'autant rare et de si grand que toi.

Erasmus Darwin, l'auteur de la Zoonomie, a aussi chanté Howard dans son poème intitulé : le Jardin des Plantes.

Le plus grand mérite des recherches d'Howard est de présenter des tableaux comparatifs. Ainsi, il résulte de ses observations que les prisons de Hollande sont propres et tranquilles ; elles sont tous les ans blanchies avec de l'eau de chaux ; les maladies, qui y sont rares, sont traitées avec beaucoup de soins. Dans la plupart des prisons destinées aux criminels, ils ont un bois de lit, une pailleasse et une couverture. La Hollande est d'ailleurs le pays de l'Europe où il se commet le moins de crimes.

Les prisons d'Allemagne sont moins propres et moins bien tenues que celles de Hollande, mais ont presque toutes l'avantage d'être bâties sur le bord des rivières. Elles ont peu de prisonniers, à cause de la promptitude des jugemens. Ceux qui subissent des peines correctionnelles sont traités durement ; leur nourriture se compose de pain et d'eau. On est moins sévère envers les criminels ; quand ils sont condamnés, ils sont mieux logés et mieux nourris ; ils voient librement leurs parens, leurs amis et les ministres de la religion. On exerce rarement des rigueurs inutiles dans les prisons d'Allemagne.

Les prisonniers sont beaucoup plus sévèrement traités en Danemarck, en Suède et en Russie. En général, les prisons sont malsaines et malpropres, et il est pourtant juste de faire observer qu'en Russie il n'y a point de cachots, et que la fièvre, dite des prisons, paraît n'avoir jamais été observée dans ce pays, au moins ayant les prisons pour foyer.

La Suisse a des prisons plus propres que celles des royaumes du Nord. Dans les maisons d'arrêt, les criminels ont chacun une chambre solidement fermée, et plus ou moins éclairée, suivant la nature de l'accusation. Ils sont chauffés et bien nourris. Dans les cantons suisses il y a rarement des criminels. Howard l'attribue principalement à l'influence de la morale religieuse.

Lorsqu'il passa à Venise, la principale prison contenait trois ou quatre cents personnes,

A Naples, en 1781, on comptait, dans la prison principale (*Vicaria*) neuf cent quatre-vingt prisonniers.

Dans l'état romain, la Toscane et le Piémont, le nombre des prisonniers était comparativement beaucoup moins considérable.

Pierre-Léopold a fourni à l'Europe, dans ses établissemens en Toscane, les plus beaux modèles d'administration.

Dans la plupart des villes d'Italie, on emploie les condamnés, et même les détenus correctionnellement, à des travaux publics, et, dans tous les cas, on les invite au travail par des récompenses qui adoucissent leur sort.

Les lois pénales étaient, il y a peu de temps, en Italie, tout à fait barbares. A côté de ces excès, et comme pour les tempérer, on trouvait une foule d'institutions qui venaient au secours des prisonniers, quelle que fût la cause de leur détention. La compassion croissait en proportion du malheur.

En Portugal, les prisonniers sont presque réduits à vivre d'aumônes. La justice n'est pas sévère, mais elle ne termine rien, et des hommes condamnés à la peine capitale demeurent ou au moins demeuraient souvent quelques années dans les prisons avant d'être exécutés. L'exportation au-delà des mers est une peine ou une commutation de peine fréquemment appliquée en Portugal.

Le régime des prisons en Espagne est très-rigoureux. Les prisonniers, mal nourris et couverts de haillons, sont ordinairement entassés les uns sur les autres; souvent, ils sont chargés de fers, et plongés dans des cachots humides. Howard ne put pénétrer dans ceux de l'inquisition; plus heureux que lui, nous y sommes descendus en 1809, quand les portes étaient brisées, mais les instrumens des plus barbares supplices y étaient restés comme d'irrécusables témoins des horreurs qui s'y commettaient.

Howard avait aussi visité les prisons de Paris et celles d'une grande partie de la France. Leur état était déplorable, et on ne songeait point à l'améliorer, lorsque Gros de Besplas, prêchant devant Louis xv le sermon de la Cène, s'éleva, en exposant la situation des prisons, à un mouvement de la plus haute et de la plus pathétique éloquence. Cet homme de bien avait été long-temps chargé d'assister les criminels à leurs derniers momens. Il peignit l'horreur de ces cachots où il descendait souvent pour exercer son ministère de charité. « Là, dit-il, nous avons entendu des malheureux envier dans nos bras, comme un bienfait, l'instant qui les livrait au supplice. Grand Dieu! ajouta-t-il, sous un bon roi, des sujets envier l'échafaud!... » Ce beau discours, qui rappela les temps où Vincent

de Paul élevait sa voix chrétienne dans les conseils des rois, fut le signal des plus utiles réformes. Les cachots souterrains furent comblés, et l'hôtel de la Force offrit à la capitale le modèle des perfectionnemens nombreux qui devaient honorer le règne de Louis XVI, et attester l'humanité de ce prince malheureux.

Howard continua à s'occuper des mêmes objets en 1786, 1787 et 1788, tant en Angleterre que dans plusieurs pays, nous ne dirons pas étrangers, car il était alors regardé comme citoyen du monde, et il exerçait en Europe une espèce de magistrature jusqu'alors inconnue.

M. Pruth, auteur d'un voyage agréable (*Gleanings, etc.*), nous apprend qu'Howard, qui aimait beaucoup les animaux, leur avait élevé, dans une de ses propriétés, un hôpital, et que cet établissement était aussi bien tenu que celui de Chelsea près de Londres, où on reçoit les invalides de l'armée de terre.

Enfin, en 1789, il publia son estimable ouvrage sur les lazarets, les prisons, les maisons de correction et leur police (*An account on principal lazarettos, etc.*). Un bill sanctionna tous les plans du philanthrope.

Après ce dernier succès, il s'achemina de nouveau pour faire de nouvelles recherches en Russie, en Turquie, et autres parties du Levant.

Il s'était habitué à un régime qu'aucun médecin n'oserait approuver. Il vivait très-sobrement, et en cela il faisait bien; mais il se revêtait journellement d'une chemise et couchait dans des draps mouillés. On prétend qu'il se croyait de la sorte tout à fait invulnérable, et pourtant, en assistant à Cherson une jeune personne malade, il se vit frappé d'une fièvre contagieuse dont il mourut le 20 janvier 1790, dans la maison du banquier Markuf.

Potemkin, sûr de plaire encore à Catherine II dans cette circonstance, régla lui-même le cérémonial des funérailles d'Howard. Il réunit à un nombreux cortège civil et religieux, l'appareil pompeux des armes, et il ordonna d'incliner, avec respect, ses drapeaux victorieux devant la tombe de l'ami des hommes.

Le jour même où la nouvelle de la mort d'Howard parvint en Angleterre, on songea à lui élever cette statue qu'il avait eu raison de refuser. La modestie et même les calculs de la prudence doivent engager à repousser ces hommages, car les statues élevées aux morts sont celles qui restent le plus sûrement et le plus long-temps debout.

L'Angleterre avait accumulé dans l'abbaye de Westminster tant de trophées, que sa reconnaissance n'y trouvait plus de places à donner. Elle a converti la cathédrale de Saint-Paul

de Londres en un autre panthéon qui, déjà consacré à son culte national, le sera aussi désormais à la mémoire de ses grands hommes. C'est là qu'on a élevé la statue d'Howard, que ses bienfaits envers l'humanité placent au moins de niveau avec les gloires les plus légitimes.

Voici la liste des ouvrages d'Howard.

Trois mémoires insérés dans les Transactions philosophiques : 1°. *Sur les degrés du froid qui a régné à Cardington en 1763*, tome LIV. 2°. *Sur la température des eaux de Bath*, tome LVII. 3°. *Sur la chaleur du sol au Vésuve*, tome LIX.

*The state of the prisons in England and Wales, with preliminary observations and account of some foreign prisons.* Londres, 1777, in-4°. *Appendix, etc.* 1780, in-4°.

*The state of the prisons, etc., containing the additional matter of his Appendix.* Londres, 1780, in-8°.

*Appendix, etc.* 1784, in-4°, et dans la même année Howard fit paraître une édition complète et in-8° de son travail sur les prisons.

Le tout a été traduit en français en 1788, 2 vol. in-8°, et en allemand par Ludwig, Léipzick, 1791, in-8°.

*An account of the principal lazarettos in Europe, with various papers relative to the plague, together with further observations on some foreign prisons and hospitals; with additional remarks on the present, of those in Great Britain and Ireland.* Londres, 1789, in-4°. - Trad. en français, par F.-P. Bertin, 1801, in-8°.

On y a joint une traduction du Traité de Méad sur la peste.

Howard avait traduit du français et publié, en 1780, le Tableau de la Bastille, et il traduisit de l'italien et publia, en 1789, le nouveau Code pénal de Pierre Léopold, grand-duc de Toscane.

Aikin publia à Londres en 1791, in-8°, une vie étendue du philanthrope, sous le titre de : Tableau du caractère et des services publics de J. Howard. Cet ouvrage a été traduit en français, par M. Bonlard, et a paru à Paris en 1806, in-12.

PAR R. DESGENETTES.